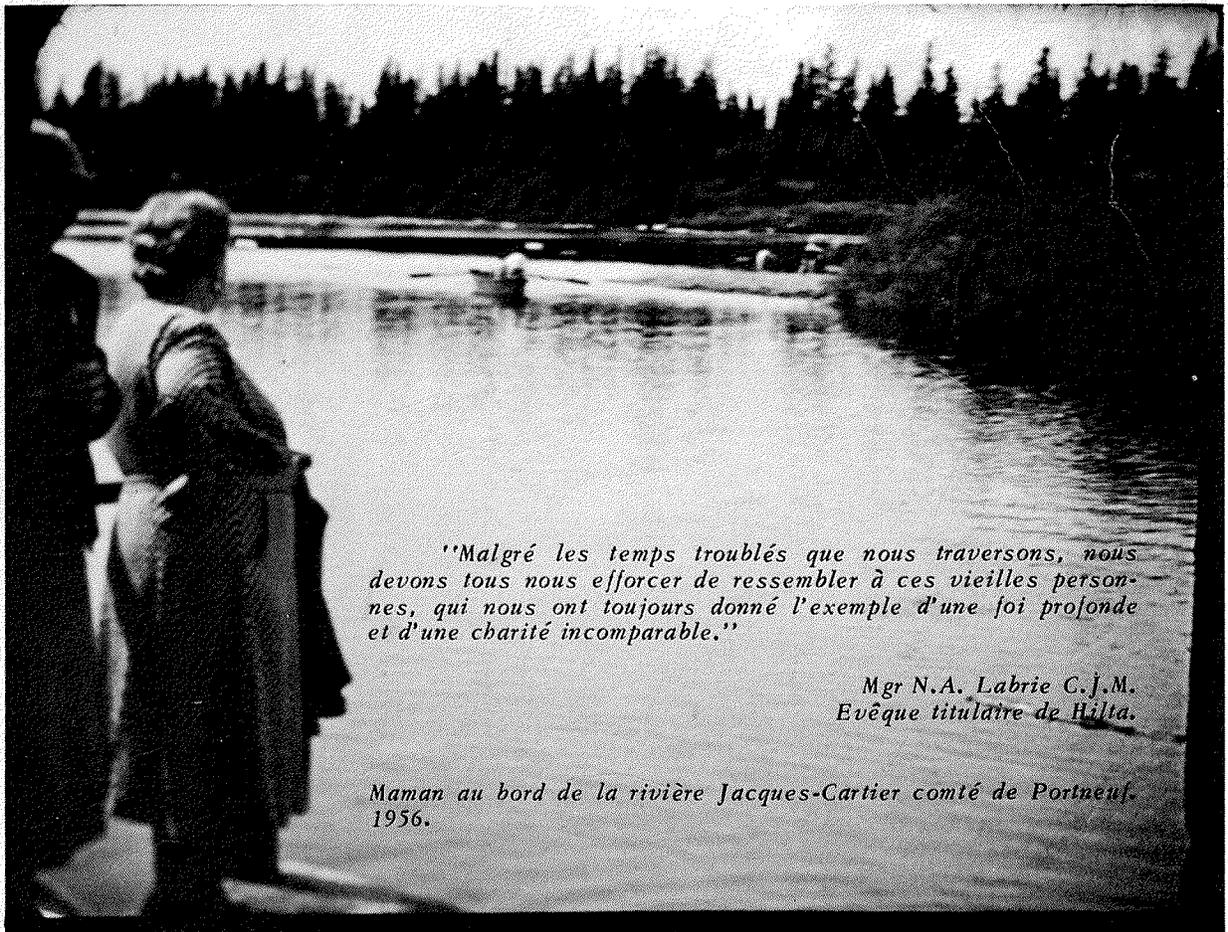


Louise Vignault

PARMI MES SOUVENIRS

...Deux âmes d'élite.



"Malgré les temps troublés que nous traversons, nous devons tous nous efforcer de ressembler à ces vieilles personnes, qui nous ont toujours donné l'exemple d'une foi profonde et d'une charité incomparable."

*Mgr N.A. Labrie C.J.M.
Evêque titulaire de Hilda.*

*Maman au bord de la rivière Jacques-Cartier comté de Portneuf.
1956.*

\$3.50

Raymond Petitpas-Vigneault

PARMI

MES

SOUVENIRS

... (Deux âmes d'élite)

A mes frères et soeurs,
parents et amis.

EN MEMOIRE
de deux âmes d'élite:

PAPA - MAMAN

Dieu est partout,
Serait aveugle qui ne le verrait pas.
Il est néant, quiconque ne le veut pas.

Rivière-du-Loup, le 23 janvier 1969.

Monsieur Raymond Vigneault,
Sainte-Catherine,
Portneuf.

Cher petit Cousin,

J'ai lu avec un vif intérêt le manuscrit que tu as bien voulu me communiquer. Cette oeuvre sortie de ton coeur reconnaissant, m'a profondément touchée. Reculant d'un demi-siècle, je me plaçai sans effort de mémoire, sur la scène pour y revivre ces années de paisible bonheur familial de 1900... L'ayant lu tout d'un trait, il m'a fallu quelques minutes pour revenir au moment présent, tellement j'étais impressionnée par les souvenirs de ce passé lointain. Il y avait longtemps que je ne m'étais payé le luxe d'un si beau pèlerinage!

Voilà pour mes impressions. Cela doit te dire déjà, combien j'ai apprécié ce beau travail. Il me semble que cette relation sur la vie de tes bons parents qui furent des chrétiens accomplis, sera lue avec plaisir et fera du bien. Ainsi, tes efforts seront récompensés même ici-bas. C'est dans cette espérance que je prie Dieu de bénir cette heureuse initiative.

Du haut du ciel, le cher papa doit bénir son fils et la bien-aimée maman sourire avec amour (elle qui savait si bien sourire sur la terre) à celui qui sait se souvenir et donner un si beau témoignage de sa piété filiale.

Reçois mes félicitations, cher Raymond, et sois remercié pour cette magnifique preuve de tes sentiments affectueux.

Je demeure ta vieille cousine qui prie pour toi,

Maison Provinciale,
SS. de l'Enfant-Jésus,
60, Rue St-Henri,
Rivière-du-Loup, P.Q.

Sr. Emma Giverson r.e.f.
(Sr. Emilienne)

TABLE DES MATIERES

Lettre liminaire de Mgr N. A. Labrie, C.J.M.
adressée à l'auteur

Chapitre Premier	: Hommage à deux âmes d'élite
Chapitre Deuxième	: Les jeunes années
Chapitre Troisième	: Les épousailles
Chapitre Quatrième	: La vieille maison
Chapitre Cinquième	: Parmi mes souvenirs
Chapitre Sixième	: Les cloches de Noël et du Nouvel An
Chapitre Septième	: La fête des Rois
Chapitre Huitième	: Le tablier de maman
Chapitre Neuvième	: Merci mon Dieu
Chapitre Dixième	: Méditation

LETTRE LIMINAIRE

de

SON EXCELLENCE MONSEIGNEUR N. A. LABRIE, C.J.M.

(Extrait fragmentaire)

Québec, P. Q.
20 avril 1966

Cher monsieur Vigneault,

.....
.....

Certainement, vous avez perdu une
maman exemplaire. Mais que voulez-vous, il y a un temps pour
s'en aller chez le Bon Dieu, et votre mère a très bien pré-
paré ce voyage.

Je sais que le Bon Dieu et la
Ste Vierge l'auront reçue à bras ouverts, et qu'elle est déjà
bien heureuse dans le ciel, et qu'elle veille sur sa famille.

Malgré les temps troublés que nous
traversons, nous devons tous nous efforcer de ressembler à
ces vieilles personnes, qui nous ont toujours donné l'exemple
d'une foi profonde et d'une charité incomparable. Sans vous
affliger de son départ, gardez toujours le souvenir intarissa-
ble de cette maman tout en or que le Bon Dieu vous avait don-
née.

Mgr Labrie, C.J.M.

Evêque titulaire de Hilda

PARMI MES SOUVENIRS...

...Deux âmes d'élite



Papa et Maman
1907

CHAPITRE PREMIER

HOMMAGE A DEUX AMES D'ELITE

"Chacun de nous a, dans sa vie, des pages qu'il ne connaît pas, et qui sont écrites par le mérite des autres."

(Georges Goyau)

"La maladie, la langueur est un trésor,
Pour qui la supporte avec joie;
Aux yeux de Celui qui l'envoie,
Souffrir, patienter, c'est travailler encor."
(Mgr de Ségur)

Souffrir, Patienter. Papa et maman ont appris au fil des jours et des années, à conjuguer ces verbes à tous les temps.

En toute humilité, frères et soeurs, je crois de toute mon âme, que nous pouvons faire nôtres, ces paroles magnanimes de la petite Thérèse de Lisieux: "Le Bon Dieu m'a donné un père et une mère plus dignes du ciel que de la terre."

Comme le dit si bien notre ancien et bien aimé évêque, Mgr Labrie, nous aurion beaucoup à gagner, en nous efforçant de ressembler à ces vieilles personnes qui nous ont toujours donné l'exemple d'une foi profonde et d'une charité incomparable.

Papa et maman sont tombés sur le chemin de la dernière Station, avec les armes qui ont fait leur force dans le bon combat: la foi, l'espérance et la charité.

En dépit des incompréhensions et des revers de toutes sortes, ils avaient fait leurs ces paroles de l'humble fondatrice des Petites Soeurs de la Ste Famille, Mère Marie-Léonie:

"Peu importe ce que le monde dit ou pense de nous, l'essentiel c'est de plaire à Dieu."

A l'instar de tant d'humbles gens de chez-nous, ils ont fait le grand voyage terrestre, en marchant en toute simplicité et confiance, vers le Père, au petit pas de chaque jour.

Ne cherchez pas dans ces humbles pages, le curriculum vitae de papa et maman. Cet opuscule serait bien incomplet.

J'ai voulu, tout simplement, en écrivant leur mini-biographies, conserver précieusement certains faits et anecdotes, extraits d'un journal écrit au fil des jours et des saisons. Vous ne trouverez rien de littéraire ou de novateur dans ce que vous lirez maintenant.

Mes pauvres talents d'écrivain feront sourire les lecteurs avertis. Vous savez, frères et soeurs, que ces quelques notes intimes de mon carnet de souvenirs n'ont qu'un seul but: raconter dans ces humbles pages quelques épisodes de la

vie de deux êtres exceptionnels, dignes de notre plus filiale vénération.

Permettez que j'emprunte à un pieux auteur cette sublime prière, que je placerai à mon tour dans le coeur et sur les lèvres de celle dont l'étoile illuminera ces humbles feuillets.

"O Christ, quand mes forces décroîtront, à cette minute douloureuse où, prenant conscience que je deviens vieille, je sentirai que je m'échappe définitivement à moi-même, faites que je reconnaisse une dernière fois Celui qui vient écarteler mon corps pour libérer mon âme captive. Alors, oui, vraiment, j'aimerai d'amour tous ceux dont j'aurai tenté la folle aventure d'être MERE ici-bas."

Presque textuellement, maman m'avait confié dans une heure de profonde affliction, des sentiments analogues à ceux exprimés précédemment.

Il y a quelques décennies, dans une courte missive que papa lui adressait de son camp de repos "Au vieux fort", il soulignait délicatement les secrets de la force morale de cette âme d'élite que fut notre maman.

Vieux fort,
Août 1930.

Chère Alphonsine,

Je sais que tu es une fervente chrétienne, et que tu acceptes la volonté de Dieu dans ces heures cruciales que nous traversons.

A l'approche du grand départ, tu es pour moi, chère épouse, d'un précieux réconfort.

Je demande chaque jour à la Providence de t'assister à l'heure de l'inévitable épreuve.

Bientôt, tu le sais, je m'apprêterai à paraître devant le Souverain Maître, car mes faibles forces décroissent de jour en jour.

Je connais ton courage et ta bonne volonté. Dieu, dans sa bonté, sera ton soutien et ta plus douce consolation.

Je sais aussi que ta confiance en la Vierge Marie ne sera pas déçue. Je lui demande bien humblement de te bénir ainsi que les enfants.

Affectueusement,

Arthur.

Je ne crois pas superflu d'inscrire cet autre témoignage de grand-papa Edouard Vigneault, extrait d'une lettre écrite en janvier 1930, à oncle Willie Tremblay et tante Bernadette des Eboulements, Cté de Charlevoix.

Sept-Iles, P. Qué.,
Janvier 1930.

"Arthur est toujours admirable dans son épreuve. Sa soumission à la volonté divine fait l'admiration de tous les siens.

Alphonsine est comme toujours, une courageuse compagne et une épouse au coeur d'or.

Elle s'occupe du mieux qu'elle peut du commerce et des enfants. Les aînés la secondent avec tout le sérieux de

leur âge.

Ce sont de mauvais jours à traverser pour nous tous. Dieu, dans sa bonté, y pourvoira.

Alphonsine attend l'échéance fatale avec la sérénité que lui donne sa foi profonde, et c'est là tout le secret de sa force morale.
.....

Ces quelques lignes écrites d'une main tremblante, par un vénérable vieillard dans sa 72ème année, resteront comme le plus beau témoignage rendu à la mémoire de papa et maman.

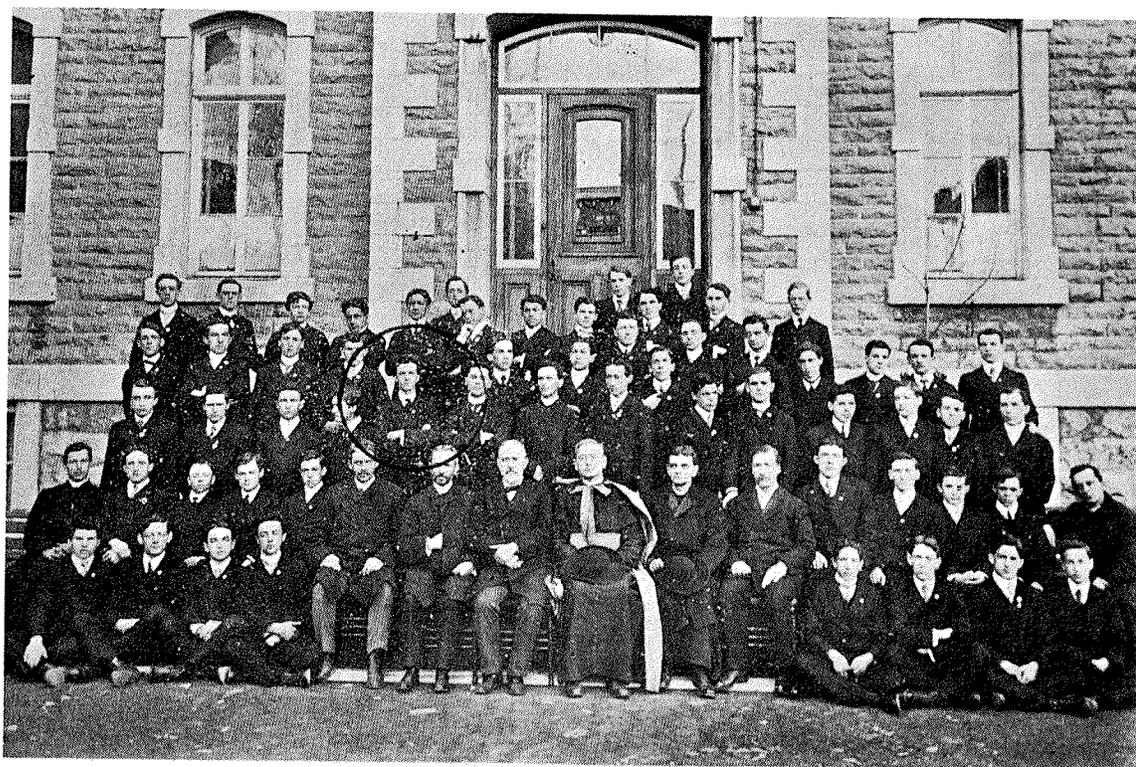
J'inscris aussi sur cette page de mon carnet, ces vers de Victor Laprade, qui s'appliquent si bien à la mémoire de ceux que la chère tante Alphonsine Blanchette appelle de "si bons et chers parents du ciel."

"La bonté ne périt pas,
Et l'être en qui Dieu l'a placée,
L'emporte au-delà du trépas.
Elle vit comme la pensée."

Ainsi je clos avec ces vers empreints d'une éloquente poésie, l'hommage posthume que je voulais rendre à deux âmes d'élite: papa - maman.

L'auteur.

PARMI MES SOUVENIRS...



ÉLÈVES-INSTITUTEURS DE L'ÉCOLE NORMALE LAVAL

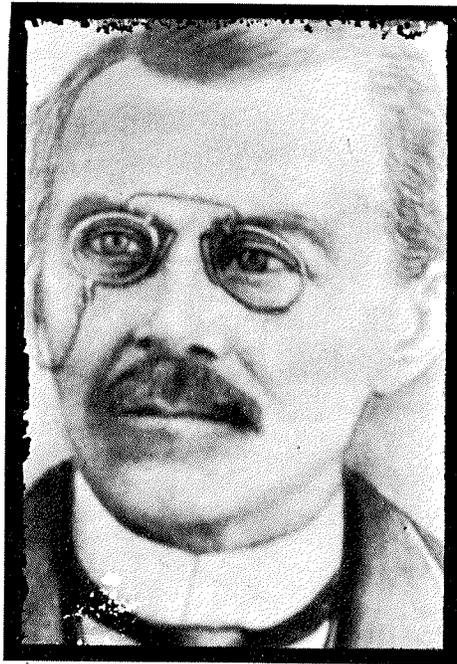
Dans le médaillon, papa alors qu'il était étudiant à l'Ecole Normale Laval. 1900-1902.

PARMI MES SOUVENIRS...



Le point noir indique maman alors qu'elle était étudiante à Thetford Mines en 1897.

PARMI MES SOUVENIRS...



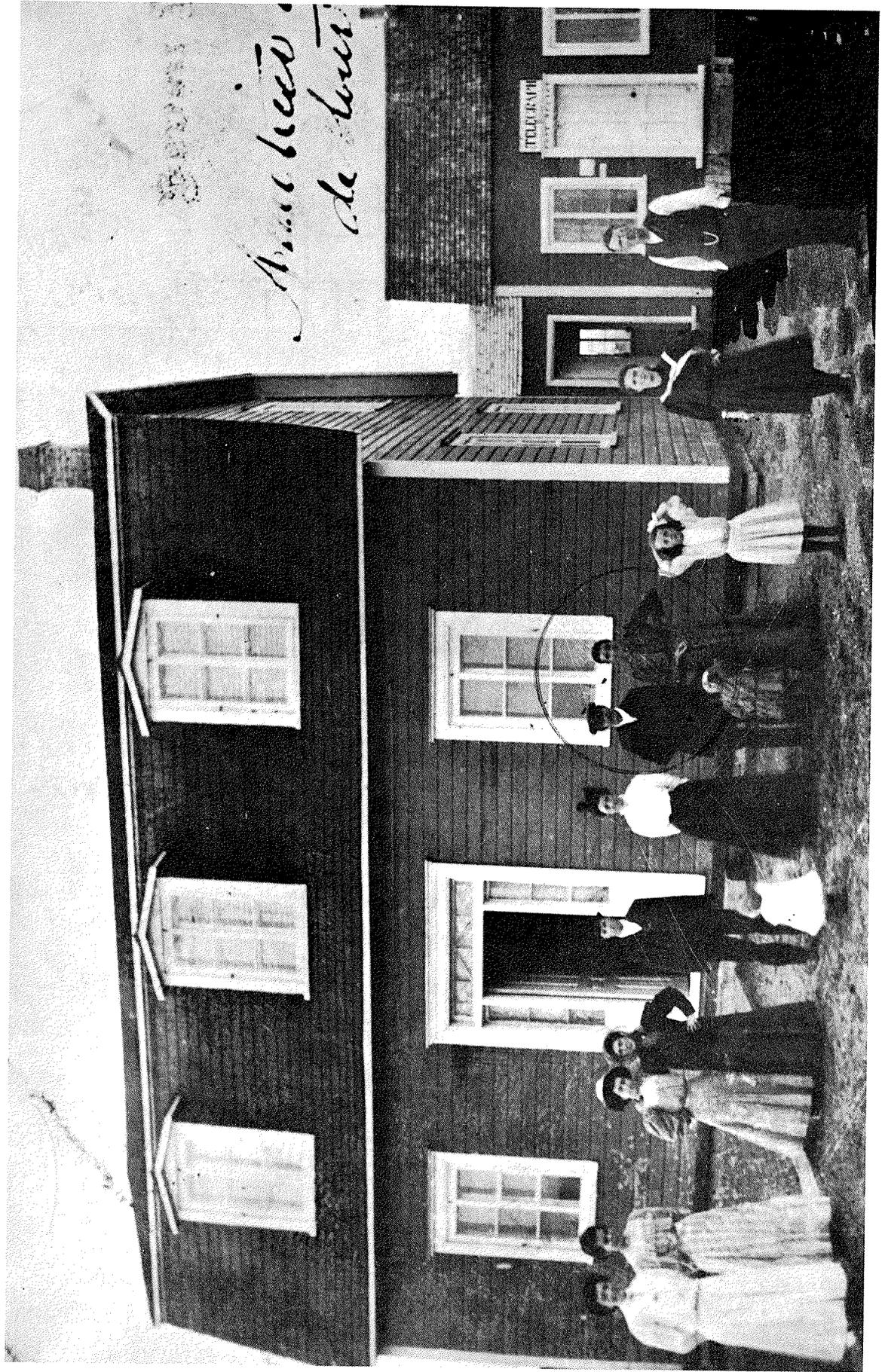
Grand'papa Paul Édouard Vigneault

Né à Natashquan le 8 mars 1858, il émigra à Sept-Iles en 1880. Il fit ses études à l'école normale Laval de 1872 à 1875. Télégraphiste et officier de douanes, il fut également maître de poste durant trente années. Son fils F.H. Vigneault lui succéda pour une période de 10 ans. Grand'papa fut également Surintendant général de tous les bureaux de télégraphie de la Côte-Nord. Il fut aussi le premier professeur masculin à Sept-Iles. Premier maire élu en 1904, il fut également le premier juge de paix de la région.

Le 8 janvier 1878, il épousa à Natashquan, Philomène Giasson née aux Iles de la Madeleine à l'Étang du Nord, le 4 septembre 1854.

Grand'papa, qui était amateur de poissons, avait obtenu un permis pour la pêche au saumon en 1892.

Les grand'parents Vigneault décédèrent respectivement à Sept-Iles, le 15 septembre 1930 et le 4 mars 1931.



Dans le médaillon les grand'parents Vigneault en compagnie de parents et d'amis. A droite le bureau de poste et télégraphe. 1907

GOVERNMENT TELEGRAPH SERVICE.

DEPARTMENT OF PUBLIC WORKS,
DOMINION OF CANADA.

Write Plainly. **Give Full Address.** **Use no Figures or Abbreviations.**

All Messages are received subject to the following conditions: The Government shall not be liable for damages arising from failure to transmit or deliver, or for any error in the transmission or delivery of any telegram, whether happening from negligence of its servants or otherwise, or for delays from interruptions in the working of its lines, or for errors from illegible writing, beyond a refund of the amount received for sending the same; except in the case of error in a repeated telegram. To guard against errors, the Government will repeat back any message for a payment of twice the regular rate for transmission, and in that case it shall not be liable for damages exceeding fifty times the amount received for sending and repeating any such message. In no case will the Government be responsible for the correctness of cipher or obscure telegrams, whether repeated or not.
The Government shall not be liable for any act or omission occurring beyond its own lines, but will endeavor to forward telegrams by any other lines necessary to reaching their destination.

F. N. GISBORNE, Superintendent.

Sevens Islands Feb 1886

Send the following Message subject to the above terms which are agreed to:

To: *R. S. Bodman*

Egg Islands Harbour

No. Words *2/21/15*

*Je vous souhaite à vous
et Madame bonne nuit*

Sig. K. Bernbe'

Read the Notice and Agreement at the Top.

Fac-similé

A 10.
61,000 12 06.

No. 710

REPORT OUTWARD COASTWISE

For a Registered Coasting Vessel or Boat proceeding from one Port to another in the Dominion of Canada.

Port of <u>Leam Islands</u>		April, 30 th 19 <u>00</u>	
Name of Vessel <u>Marie Keine</u>	Port of Registry <u>Quebec</u>		
Kind of Vessel and Rig. * <u>M/S</u>	Registered Tonnage <u>9921</u> Tons.	Crew No. <u>1</u>	
Master's Name <u>A. Boucher</u>	Whither Bound <u>Quebec</u>		

I, the undersigned, Master of the above-named vessel, do solemnly declare that I am bound for and will proceed directly to the Port of Quebec and that I will not, during said voyage, touch at any foreign port, nor take on board, nor land, nor put off from said vessel any goods liable to Customs duty or other Revenue Impost, before arriving at the above-named port of destination.

A. Boucher
Master.

Declared and signed before me, at Leam Islands this 30th
day of April 1900, and clearance granted.

P. P. Gignac
Collector of Customs.

* State whether Steamship, Ship, Schooner, or as the case may be.

Fac-similé

PARMI MES SOUVENIRS...



Les grands-parents Petitpas et sœur Sainte-Edith en 1902.

Pérégrinations: Thetford, Mines, Clarke City et Québec
où grand'mère posséda une maison de pension durant
nombre d'années.

PARMI MES SOUVENIRS...



Maman et ses soeurs, tantes Clarisse et Rosanna et son frère,
oncle Vilbon. (1904)

PARMI MES SOUVENIRS...



Tante Léda, grand'maman Petitpas, tante Rosanna et maman. (1938)

CHAPITRE DEUXIEME

LES JEUNES ANNEES

L'eau baptismale, en gouttes de rosée, tombe lentement sur le front virginal de la petite Marie-Alphonsine.

Pendant que la cloche sonne joyeusement au clocher du village de la Pointe-aux-Esquimaux (Hâvre St-Pierre), M. le Curé Bossé rédige l'acte de baptême de ce bébé nouveau-né, qui sourit aux anges. Ses petites soeurs et un frère unique l'accueillent avec joie.

"Le vingt février mil huit cent quatre-vingt-neuf, nous prêtre soussigné, curé de cette paroisse, avons baptisé Marie-Alphonsine, née ce jour, fille légitime de Vital Petitpas, pêcheur de cette paroisse, et d'Eugénie Cormier.

Parrain: Samuel Doyle, Marraine: Elvire Petitpas, tous deux de cette paroisse et soussignés; le père présent n'a su signer. "

F. X. Bossé, ptre curé.

*
* *

Les années ont passé depuis cet heureux événement. C'est loin du cher village natal que le pêcheur de la Côte-Nord aura à gagner le pain de sa progéniture.

En 1897, toute la famille Petitpas résidait à

Thetford Mines, sous le ciel enchanteur des Cantons de l'Est.

Le métier de journalier à l'emploi d'une compagnie minière était plus rémunérateur que le dur et noble métier de laboureur de la mer.

*

* * *

C'est le joli temps des lilas et des muguets en fleurs. Marie-Alphonsine est maintenant âgée de huit printemps. La brune fillette acadienne est au matin d'un grand jour, le plus beau de sa vie.

Les cloches de l'église en pierres grises carillonnent gaîment dans la brise matinale.

C'est un grand événement pour toute la famille Petitpas, qui, en ce dimanche matin de juin, accompagne la benjamine au temple du Seigneur.

Tel un ange vêtu de blanc, elle s'avance recueillie vers la table sainte. Elle s'apprête à recevoir l'hostie de sa première communion. C'est le premier baiser mystique à l'Hôte divin, qui durant les années à venir fera ses délices et sa plus douce consolation terrestre.

Cette liliale communiante, que Dieu prédestinait à être la maman de quinze enfants, dont six d'entre eux devaient mourir en bas âge, étonnait déjà par sa maturité. Le sérieux qui la caractérisait faisait dire à son père qui s'émerveillait de sa précocité:

-"Elle fera son chemin dans la vie. Dans tout ce qu'elle entreprend, elle y met tout son coeur. Marie-Alphon-

sine est en plus une enfant pieuse, douée d'un caractère courageux et tenace."

*
* *

Beaucoup plus tard, alors que les années se seront accumulées, et que d'argent seront devenus ses cheveux bruns, maman reverra, non sans une profonde émotion, le ciel enchanteur des Cantons de l'Est.

C'est en août 1958, en compagnie de Béatrice et de moi-même, qu'elle repassa par les lieux bénis de son enfance. Nous revenions de Sherbrooke, où nous étions allés visiter tante Maria (Sr Ste-Edith) alitée au Mont-Ste-Famille. Ce fut la dernière fois que les deux soeurs Petitpas se revirent sur la terre.

Le 25 juin 1964, la Supérieure des Petites Soeurs de la Ste-Famille nous apprit le décès de cette vénérée tante. Après une longue maladie, elle succombait, dans sa 80e année, à une thrombose coronaire. Entrée très jeune au couvent, elle avait depuis consacré sa vie de moniale au service de Dieu et de ses ministres sur la terre.

*
* *

C'est le 20 février 1966, le jour anniversaire de sa 77ème année, que maman, en se remémorant ce voyage, me parla de ce beau jour où elle portait le voile de dentelle des blanches communiantes. Il lui rappelait sans aucun doute de pieux et touchants souvenirs. Appréhendait-elle que dans un

avenir prochain, elle allait recevoir bientôt sur terre sa dernière communion in extremis?

En ce dernier jour d'anniversaire ici-bas, pour l'ultime fois, nous comblions maman de présents en lui offrant nos vœux de bonne fête. En ce soir inoubliable, à la demande de cousine Bernadette, je chantai en m'accompagnant au piano, la chanson qui s'adressait à l'héroïne du jour: "Coeur de maman". Béatrice interpréta "Les immortelles" de Jean Pierre Ferland, et Fernande s'exécuta dans les refrains populaires que nous lui réclamions. Rachel et cousine Stella se joignaient au choeur en cette soirée tout intime et tout à fait improvisée.

Dans la cuisine, Lucien et Louis jasaient d'affaires, et maman, tout en prêtant l'oreille à nos chants, discutait avec eux.

*

Paul, Maria, Gérard et Jean vinrent faire leur visite dans la soirée, ainsi que Robert, Lucie et les enfants. Tout à fait par hasard, Isabelle Brousseau et Huguette Paradis furent de la fête. On chanta dans la veillée, les vieux refrains des belles soirées d'antan.

Un foyer où l'on chante, dit-on, est un foyer heureux. Il en fut ainsi ce soir-là au foyer de maman. Elle nous réclama, tous ensemble, sa chanson préférée: "Un souvenir".

Un souvenir, c'est l'image d'un rêve,
D'une heure trop brève qu'on voudrait retenir.....
.....

* Jean-Guy

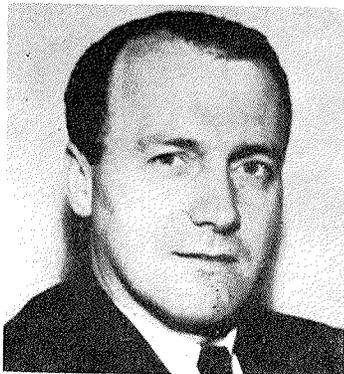
Un souvenir c'est croire encore,
Que tout peut recommencer;
C'est revoir l'être qu'on adore,
Et retrouver tout le passé.....

Un souvenir, c'est tout ce qu'il nous reste de
ce beau soir d'anniversaire qu'il fait bon revivre, en se
remémorant les beaux jours passés au cher foyer maternel.

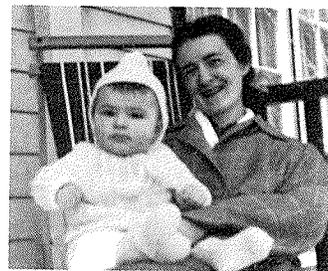
PARMI MES SOUVENIRS...



LA FAMILLE D.A. VIGNEULT EN 1924.
Pobert, Béatrice, Rosaire, l'auteur, Maman, Lucien, Paul,
Raoul, Papa et Rachel. Ci-contre Louis et Gertrude.



Louis



Gertrude

PARMI MES SOUVENIRS...

D.A.VIGNEAULT



La vieille maison de l'avenue Arnaud.

Au centre, le magasin.

A droite, le petit restaurant.

D.A.VIGNEAULT & FILS



Le super marché actuel de l'avenue
Brochu, Sept-Îles, P.Q.



Robert,
le propriétaire.

PARMI MES SOUVENIRS...



Sr Ste Edith en vacances à Ste Catherine de Portneuf. De gauche à droite: Sr Ste Edith, l'auteur, Gertrude, Paul et Francine Martin. 1954.

CHAPITRE TROISIEME

LES EPOUSAILLES

Le 5 janvier 1966, maman évoquait le souvenir de son anniversaire de mariage. Elle me relata cet événement heureux de son existence, lequel eut lieu dans une maison de la Compagnie Gulf Pulp & Paper, à Clarke-City.

A l'époque de ce mariage, Clarke-City ne possédait pas encore d'église paroissiale. Le missionnaire de Sept-Iles s'y rendait pour la célébration de la Sainte Messe ou encore à l'occasion de baptêmes, de mariages et de funérailles.

La voix tremblante d'émotion, maman me dit alors: -"Comme il faisait beau soleil le matin de nos noces. Il me semble que c'était hier, tellement les années ont passé malgré tout. Les cloches n'ont pas carillonné le jour de notre mariage," ajouta-t-elle pensivement.

Elle demeura un instant silencieuse, comme pour mieux se rappeler cette heure nuptiale. Alors, toutes les cloches des églises paroissiales de la ville de Sept-Iles se mirent à sonner joyusement six heures, au moment de cette lointaine réminiscence. Maman méditait en son coeur, écoutant chanter les cloches de l'angélus du soir. Elles devaient lui rappeler aussi un bien doux souvenir, celui de sa

première communion. Elles devaient évoquer, en son âme s'apprêtant au grand départ, l'image du noble époux qui, le 12 septembre 1930, mourait dans sa quaranté huitième année, des suites d'une broncho-pneumonie.

Dans les papiers jaunis conservés par maman, ce précieux souvenir de leur certificat de mariage nous fait revivre une page du livre de sa vie, qu'elle affectionnait sans doute tout particulièrement.

Extrait du registre des mariages de
la mission des Sept-Iles, Cté Saguenay, P. Q.

Le 5 février mil neuf cent sept, après la publication d'un ban de mariage faite au prône de notre messe de mission, la dispense des deux autres bans ayant été accordée par nous, en vertu d'un pouvoir que nous tenons de Mgr Gustave Blanche, vicaire apostolique du Golfe St-Laurent, entre Arthur Vigneault, télégraphiste, fils majeur de Edouard Vigneault, télégraphiste et maître de poste, et de Philomène Giasson, n^e et domicilié aux Sept-Iles, d'une part, et Alphonsine Petitpas, fille mineure de Vital Petitpas, journalier, et de Eugénie Cormier, née à la Pointe-aux-Esquimaux (Havre St-Pierre) et domiciliée à Clarke-City, mission des Sept-Iles d'une part, ne s'étant découvert aucun empêchement au dit mariage, et du consentement de la partie mineure, nous soussigné prêtre-missionnaire, avons reçu leur mutuel consentement de mariage, et leur avons donné la bénédiction nuptiale à Clarke-City, en présence de Vital Petitpas, John Camus, Georges Salicis, Nathanael Doire et plusieurs autres personnes.

Suit la signature du Curé,

J. M. Conan, ptre.

*
* * *

Se remémorant ce grand jour du 5 janvier 1907, maman me disait dans l'après-midi du 5 janvier 1966, en son-

geant à papa:

"59 ans aujourd'hui, que nous sommes mariés.
On ne peut réaliser, quand on regarde en ar-
rière, comme les années passent, et que c'est
court le temps d'une vie."

J'évoquais à mon insu l'année 67 qui aurait vu
couronner 60 ans de vie matrimoniale, si tous deux avaient
vécu jusqu'à ce jour d'anniversaire. Trente-six années de
veuvage devaient s'écouler avant que notre vénérée mère
aille à la rencontre de l'époux qui l'avait précédée dans
le Royaume de la paix.

Les joies paradisiaques convenaient mieux que les
pâles diamants de la terre d'exil, à celle que Dieu avait
conviée au banquet des noces immortelles. Ainsi s'éterni-
saient dans le ciel, les paroles du beau et touchant can-
tique nuptial:

Heureux époux, que Dieu bénisse votre alliance,
Qu'Il verse ses bienfaits dans vos coeurs en
ce jour;
Réalisant vos rêves d'espérance,
Et vous comblant de bonheur et d'amour.



CUSTOMS AND EXCISE, CANADA

Port of...Quebec...le...6...octobre...1935.

M. D. A. Vignault,
Officier de Douanes et Accise,
Sept-Isles, Côte Nord, P. Q.

Cher Monsieur,

J'accuse réception de votre lettre du 25 septembre dernier, demandant l'autorisation de vous pourvoir d'un uniforme, comme par les années passées.

Il n'y a aucun doute que le Département vous autorisera encore à vous faire confectionner cet uniforme cet automne, mais la date fixée pour transmettre la requisição requise est du 1er novembre, et je ne pourrai vous transmettre votre chèque de \$ 37.50 que dans le courant du mois de novembre prochain.

Votre dévoué,

Fac-similé

Percepteur des Douanes et Accise.

CHAPITRE QUATRIEME

LA VIEILLE MAISON

Que de souvenirs en cette soirée de novembre 1964, quand le feu acheva de consumer ce qui restait des ruines de la maison paternelle de l'avenue Arnaud, sise au bord de l'eau. De la fenêtre du salon de l'avenue Brochu, maman regarda par intermittence l'horizon, d'où s'élevait un brasier ardent.

Comme les pages d'un livre aimé, chaque jet de flammes montant dans la nuit ravivait un souvenir. Là, il y avait le premier magasin juxtaposé au logis, où les jours et les nuits resurgissaient comme des papillons.

"Le souvenir des jours heureux
Sont de jolis papillons bleus...
Le souvenir de nos soucis
Sont de vilains papillons gris..."

Comme dans la chanson, les papillons, couleurs de toutes les souvenirs, voltigèrent dans sa mémoire restée fidèle à tout un passé. Ses pensées semblaient errer dans toutes les pièces de la maison; et, tout le temps que dura l'incendie, maman se remémora tel ou tel événement qui s'était déroulé dans la vieille maison aux bardeaux rougissants. Les naissances, les mariages et les deuils, dont le plus cruel, furent évoqués.

Les premiers jours de l'ouverture du magasin, les annexes qu'on y avait ajoutées avec les années, tout semblait revivre dans sa mémoire. Elle fit dérouler candide-ment sous mes yeux un grand nombre d'épisodes de la vie de famille, au temps passé. Le nom de tel pensionnaire fut mentionné. Elle se rappelait les plus infimes détails d'un événement triste ou joyeux.

Ah! les venteux automnes, où les flots en furie menaçaient de faire sombrer le travail de toute une vie. Que de nuits d'insomnie causées par la mer rugissante envahissant la grève, et venant lécher de son écume les parois de la vieille maison! Que de fervents avés à Notre-Dame du Sacré-Coeur, sa céleste confidente!

Ces nuits de cauchemar, à la merci des flots en furie, ravivèrent bien des heures angoissées. Toutes les pièces de la vieille maison furent évoquées par les souvenirs qu'elles avaient gardés au cours des ans.

Ce soir-là, on voyait les flammes les dévorer avidement. Les parois des murs de bois ou de papier-tenture s'écroulaient au fond du brasier, et plus vivaces étaient les souvenirs en ce soir d'anéantissement. Que de réminiscences, pendant qu'au bord de l'eau brûlait la vieille maison.

- "Ca fait toujours quelque chose au coeur, me dit maman, la voix émue, de voir s'écrouler dans les flammes tout un passé, mais c'est la vie. Tout ce qui est terrestre marche vers sa fin. Ici-bas, seules les valeurs éternelles existeront toujours. C'est pourquoi, la fin de chaque chose doit nous inciter à nous détacher quotidien-

nement des biens de ce monde qui passe.

Maman savait toujours démontrer au bon moment,
- une vérité éternelle enfermée dans les choses ou les évé-
- nements passagers de cette vie.

Comme des images, que l'on retrouve entre les pages
d'un livre oublié, les souvenirs s'éveillaient plus vivants
que jamais.

De la vieille maison, il ne restait plus rien
qu'un brasier agonisant que quelques sapeurs surveillaient
en sifflotant, pendant que les curieux regardaient brûler
les restes calcinés.

Maman retourna une dernière fois à la fenêtre, et
je vis, moi aussi, les dernières étincelles retomber sur les
ruines fumantes de ce qui fut la vieille et chère maison de
notre enfance.

Je fermai ce soir-là l'album aux souvenirs, ne pen-
sant jamais que j'évoquerais en ces pages, un passé si peu
lointain, teinté d'une automnale mélancolie. Les souvenirs
sont parfois aussi de vilains papillons gris...

En cette fin de soirée inoubliable, je fis voir à
maman les diapositives de son voyage aux Etats-Unis et au
Mexique, en 1955. Ce fut doux comme un rayon de soleil, de
revoir sur l'écran, les endroits pittoresques de Miami, Mexi-
co et d'Acapulco.

Les yeux de maman s'emplirent à nouveau de toutes
les merveilles contemplées lors de ces belles vacances, aux
pays des fleurs exotiques, qu'elle aimait tant.

La vieille maison avait jeté une note de mélancolie, en ravivant tout un passé, mais ce merveilleux voyage, revécu à l'écran, raviva dans sa mémoire des souvenirs ensoleillés. C'est toujours avec joie, qu'elle refaisait ce beau voyage dont la pellicule avait gardé toute la fraîcheur.

En passant par le Rhode Island, ce fut une joie bien compréhensible pour maman, de visiter son unique frère, oncle Vilbon Petitpas. Ils ne s'étaient pas revus depuis tant d'années. La parenté de Providence nous fit un accueil des plus chaleureux. Que de souvenirs furent évoqués, au rappel des jeunes années passées en terre canadienne. Les diapositives firent revivre les doux instants de cette brève rencontre fraternelle.

A sa demande, je montrai à deux reprises les paysages de la nostalgique Louisiane, si chère au coeur des Acadiens. Elle avait gardé de son passage à la terre d'Évangéline, un ineffable souvenir.

Robert, Lucie et Philippe, comment oublier cette longue randonnée en sa charmante compagnie! Malgré la fatigue du voyage et les petits inconvénients de ce long périple, maman n'était-elle pas toujours la première à remettre le sourire sur toutes les lèvres.

Comme Ulysse, nous avons fait un beau voyage. Ce soir-là, maman revécut par l'image ce voyage merveilleux, qui fut un baume adoucissant pour son coeur attendri par les événements de ce triste soir du 30 novembre 1964.

CHAPITRE CINQUIEME

PARMI MES SOUVENIRS

Dans la cheminée, le vent d'est gémissait. En grosses larmes, la pluie glissait mélancoliquement le long des fenêtres. Maman, assise dans son fauteuil habituel, se berçait tout doucement.

Nous regardions ce soir-là l'émission télévisée: "Une invitation de Fernand Gignac." Soudain, il y eut une panne d'électricité. Prestement, j'allai chercher dans le placard, une lampe à l'huile. Une flamme mordorée brilla alors dans la pénombre de la cuisine.

Je déplorai le fait que cette panne d'électricité arrivât juste au beau milieu du programme préféré de maman. Les chansons de Gignac lui plaisaient toujours. Elle aimait tout particulièrement son interprétation de "J'avais vingt ans".

Au tout début de la soirée, elle s'était lavé les cheveux et me demanda alors en souriant: "Tu pourrais peut-être essayer de m'aider à placer mes bigoudis". Au meilleur de mes faibles connaissances, je m'improvisai maître-coiffeur d'occasion. Heureusement, Fernande, plus experte en la matière, devait venir le lendemain pour une mise en plis des beaux cheveux de maman.

La lampe à l'huile, évocatrice de tout un passé, m'incitait à l'écouter me parler du bon vieux temps.

"Racontez-moi vos amours, parlez-moi de papa et des premières années de votre mariage," lui dis-je enfantinement.

Alors, à toutes ces demandes, elle répondit par un très long monologue, que je n'osai interrompre, tellement elle y laissa parler son coeur.

"Depuis le jour où ton père m'a connue, l'amour que nous avons l'un pour l'autre n'a jamais cessé d'illuminer ma vie. Même du haut du ciel, ton père a continué à me soutenir par ce noble amour qui fut béni de Dieu. Quand je suis devenue veuve, si je n'avais pas eu le réconfort divin et l'aide spirituelle de ton père, il y a bien des jours où j'aurais abandonné la barque, comme on dit parfois.

Il me fallait bien trimer du matin jusqu'au soir, car avec les enfants en bas âge, les temps durs qui sévissaient dans les années trente surtout, il y a des jours où les recettes du magasin étaient plutôt maigres. Heureusement que j'avais le revenu des pensionnaires et le soutien des plus âgés pour m'aider à joindre les deux bouts. Les aînés faisaient bien leur possible pour me seconder et me donner un coup de main, mais les salaires du temps ne rapportaient pas grand'chose.

La Providence m'assistait c'est vrai, mais je n'ai pas de reproches à me faire de m'être laissée aller au décou-

agement. J'ai fait tout mon possible pour passer à travers ces années difficiles, souvent au prix de durs sacrifices."

Je baissai la mèche de la lampe qui fumait légèrement, pendant que maman laissait parler son coeur.

"On peut remercier le Bon Dieu que les choses se soient passées ainsi. Quand on a du courage et de la bonne volonté, on peut passer à travers bien des obstacles. Vous avez toujours mangé quatre repas par jour. Ceux qui ont voulu se faire instruire ont pu profiter du peu que j'avais, et de l'aide que les plus vieux apportaient aux plus jeunes."

Après un moment de silence, les yeux de maman s'illuminèrent et sa voix prit une tonalité douce, comme le cristal d'une source qui chante. Son noble coeur rendit un vibrant hommage à la mémoire de papa. Elle y mit toute son âme.

"C'est vrai que j'ai été privilégiée d'épouser un homme exceptionnel comme ton père. Il était avant tout loyal et consciencieux. Je ne crains pas que vous entendiez jamais personne qui ait quelque chose à redire sur ses devoirs d'époux, de père et de citoyen.

Il aimait tant l'ordre et la propreté. C'était un homme fier de sa personne, et ses vêtements, toujours impeccables, révélaient la propreté de son moral. Il était sobre en tout, et les abus excessifs lui répugnaient.

Ses professeurs, à l'Ecole Normale de Québec, lui vouaient une amitié qui s'est prolongée avec les années. Il

avait gardé de ses années d'études et de son Alma Mater un souvenir reconnaissant..."

*
* *
*

Raoul et Jacqueline vinrent dans la soirée faire une courte visite, tout en apportant quelques petits pigeons sauvages dont raffolait maman.

Après leur départ, c'est en préparant ce petit gibier, qu'elle continua la conversation amorcée au début de la veillée. Elle était toute rayonnante et comme intériorisée à la seule évocation de la mémoire de papa.

"Quand il était télégraphiste à Clarke-City, poursuivit-elle, les autorités de la Compagnie le proposait toujours comme modèle. Ton père comptait beaucoup d'amis et savait se faire estimer et respecter d'eux.

A Sept-Iles, en mai 1910, quand il a ouvert le vieux magasin aujourd'hui disparu, il ne comptait jamais ses peines et ses heures de travail. C'est petit à petit qu'il a bâti son commerce, comme l'oiseau fait son nid. Avec les difficultés de l'époque, ce n'était pas toujours facile. Le courage de ton père n'a jamais failli à la tâche qu'il avait entreprise.

Agent des douanes, acheteur de fourrures, il profitait de tout ce qui pouvait augmenter ses ressources pécuniaires. Quand en 1920, il agrandit le magasin, malgré sa santé précaire et la compétition des compagnies du temps, il sut toujours s'arranger pour gagner tant bien que mal sa part de revenus. Nous n'étions pas des richards, mais, au moins avec l'aide que je lui apportais, nous vivions convenable-

ment et honorablement.

Ton père était aussi un chrétien convaincu. Il mettait toujours en pratique le plus beau de tous les commandements. Le pardon des injures était sa plus douce vengeance. C'était sa meilleure arme contre ses quelques rares adversaires d'occasion. Aussi, ton père comptait-il très peu d'ennemis. S'il s'en est présenté, il a toujours su s'en faire des alliés, en leur démontrant la droiture de ses idées, et l'idéal qui animait tous ses actes.

L'éducation et les loisirs de la jeunesse étaient sa plus grande préoccupation. C'est pourquoi, il a tout fait pour attirer à Sept-Iles des professeurs qualifiés. Pour lui, l'éducation était primordiale. Aucun sacrifice ne le rebutait quand il s'agissait de former des citoyens chevronnés.

Quand Paul et Rosaire partaient pour le collège de Lauzon, il leur dictait toujours des conseils visant à leur faire mieux apprécier l'importance de l'instruction. Béatrice et Rachel également ont profité de ses conseils et encouragements, qu'il leur prodiguait quand elles étaient au couvent, à Havre St-Pierre.

Sachant que sa santé diminuait chaque jour, et qu'il n'en avait pas pour longtemps parmi nous, il leur écrivait malgré la fatigue de la journée, des lettres stimulantes et salutaires. Il voulait sans doute que les aînés soient imprégnés de ses sages conseils, afin qu'ils en fassent profiter les plus jeunes quand il ne serait plus là.

J'ai à mon tour répété et répété beaucoup de ses conseils, et exprimer ses idées constructives. Si j'ai parfois insisté avec tenacité sur certains points, c'était toujours pour votre plus grand bien. J'ai toujours agi au meilleur de mes connaissances pour vous donner à tous le bon exemple. J'espère ne pas avoir failli à ma tâche, qui était parfois bien au-dessus de mes forces."

*
* *

Maman évoqua, durant la soirée, les débuts du magasin de l'avenue Brochu, où en 1945, Robert creusait les premières fondations. Que de changements depuis les débuts du magasin D.A. Vigneault!

Louis avait quitté le commerce familial, et était maintenant à l'emploi de la Cie Molson, comme agent des ventes. C'est alors que Robert, aidé des judicieux conseils de maman, prit charge définitivement de toute l'administration du magasin actuel. Elle relata les hauts et les bas du commerce compétitif, qui devint de plus en plus difficile avec les nouvelles compagnies récemment installées à Sept-Iles.

Par humilité, elle ne parla pas de toutes les heures passées derrière les comptoirs, des journées entières qu'elle consacra au service d'une clientèle toujours grandissante. Son dévouement inlassable, ses conseils judicieux, ses casse-tête de toutes sortes, qui souvent empiétaient sur son sommeil, tout ce terrible quotidien, elle le passa presque sous silence.

S. V. P lire la page 45 avant la page 44

lui a épargné bien des épreuves, et aussi bien des déceptions, sans doute. C'était un homme de qualité, ton père, et jusqu'à la fin, il a fait l'admiration de tous. Le Père Divet avait bien raison, quand il a fait son éloge funèbre, de dire qu'il était un chrétien à citer en exemple."

Puis sur ces paroles élogieuses, elle s'apprêta à aller dormir. "Si papa avait vécu jusqu'à ce jour, pensais-je en lui souhaitant bonne nuit, il aurait apprécié à sa juste valeur, l'épouse au coeur d'or qu'il s'était choisie sur la terre."

*
* * *

Elles sont envolées les années où notre maman a partagé la lourde croix d'un père cliniquement condamné. Elles sont passées toutes ces heures de souffrances morales et physiques de ses dernières années parmi nous. Elles ont carillonné les clochès de l'éternel et suave repos dans le Seigneur. Les mois se sont écoulés aussi, depuis le soir où j'écoutais maman parler volublement de notre vénéré père. Les accents de sa voix, presque angélique ce soir-là, resteront pour toujours gravés dans mon coeur, comme les bruits de la mer au creux d'un coquillage.

Les mois se sont écoulés depuis ce soir de novembre, où la pluie, en grosses larmes, glissait mélancoliquement le long des fenêtres. Cette inoubliable soirée, passée à la lumière tamisée d'une lampe à l'huile, éclairera mes nuits d'une douce clarté pour les saisons à venir.

De temps à autre, pendant qu'elle parlait, sa main pressait la rotule de son genou droit. Une douleur lancinante la faisait souffrir constamment. Ses pauvres jambes, comme elle les appelait, la forçaient quelques fois à trahir toute la douleur que lui causait une artériosclérose déjà très avancée.

Jamais elle ne fit allusion à toute la fatigue que tant d'années de labeur lui avaient imposée. Elle disait souvent que c'est derrière son comptoir qu'elle finirait ses jours. Je crois qu'il en aurait été ainsi, si la progression du mal qui devait l'emporter ne l'avait obligée à sa retraite forcée en 1960, car elle aimait tant le commerce.

Malgré les heures parfois difficiles et des journées harassantes, jamais son ineffable sourire ne quittait ses lèvres. Jamais aucune plainte ne s'échappait de son coeur usé et parfois si près de céder à la tâche. Elle était vraiment une femme forte et courageuse, au sens moral du mot.

Chaque fois que sa main glissait le long de ses genoux, chaque mouvement lui faisait dire dans un héroïque sourire: "Ah! mes pauvres jambes, mes pauvres jambes! A la volonté de Dieu!"

Vers les 11 heures, l'électricité revint enfin. Après le télé-journal, maman, en contemplant la photo de papa, au-dessus du téléviseur, revint encore à ses premières amours.

"Oui, dit-elle pensivement, si ton pauvre père avait vécu, la vie aurait été bien différente pour nous tous. Le Bon Dieu a jugé que c'était mieux ainsi, qu'il en soit béni! Ca

PARMI MES SOUVENIRS...



L'auteur et sa mère en compagnie des Montagnais
de la vieille réserve Indienne. 1952.

PARMI MES SOUVENIRS...



A droite maman au cercle des fermières de Sept-Iles,
A gauche Lucie.

PARMI MES SOUVENIRS...



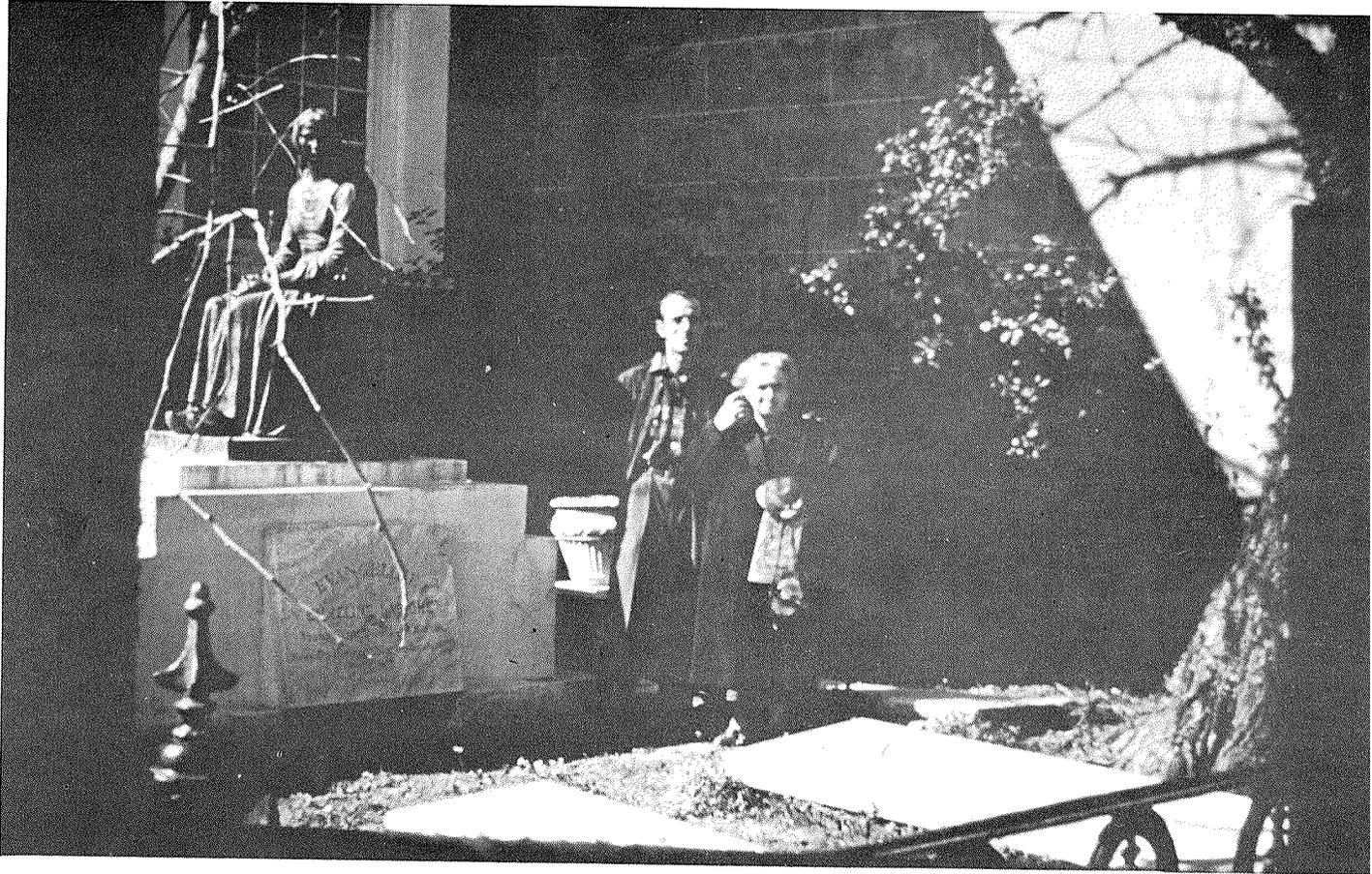
Maman à la petite église N.D. du Sacré Coeur de Québec
en compagnie des petites cousines Srs Emilienne et St
Antoine. A gauche l'auteur et sa soeur Rachel. 1956

PARMI MES SOUVENIRS...



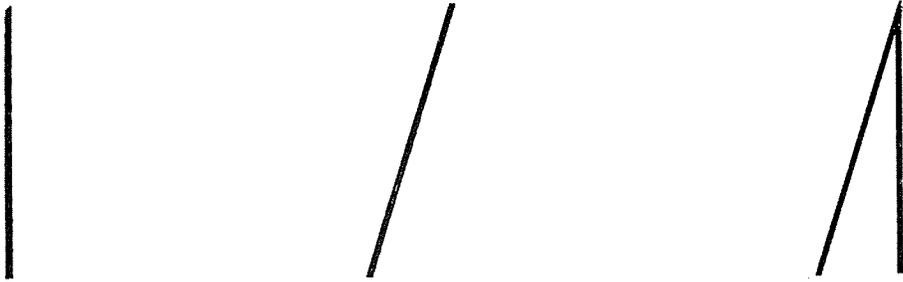
Maman et Béatrice à la Quinta Soledad Ste Catherine
de Portheuf. 1950

PARMI MES SOUVENIRS...



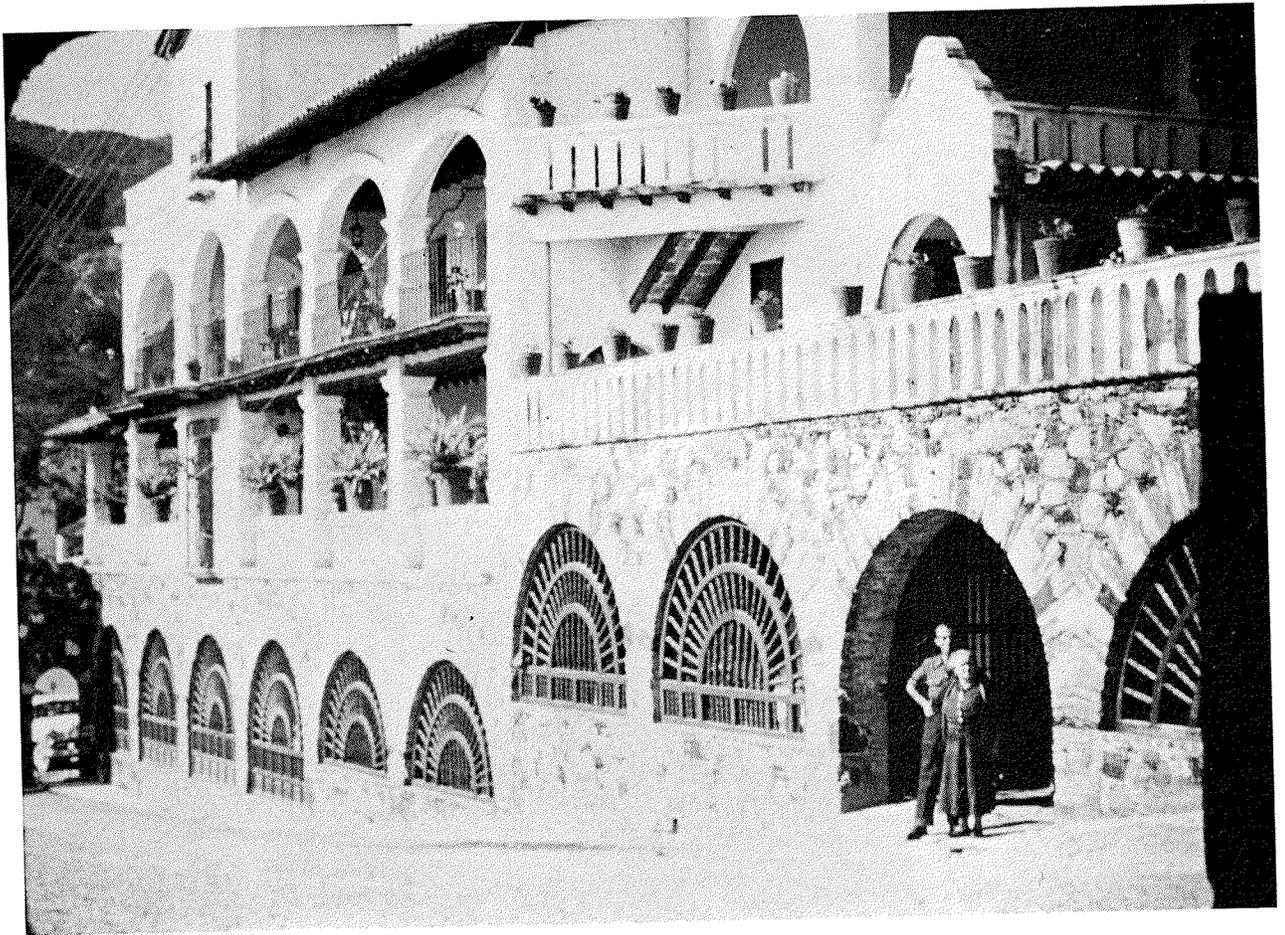
L'auteur et sa mère au tombeau d'Évangéline à St Martin
Ville Louisiane. 1955.

PARMI MES SOUVENIRS...



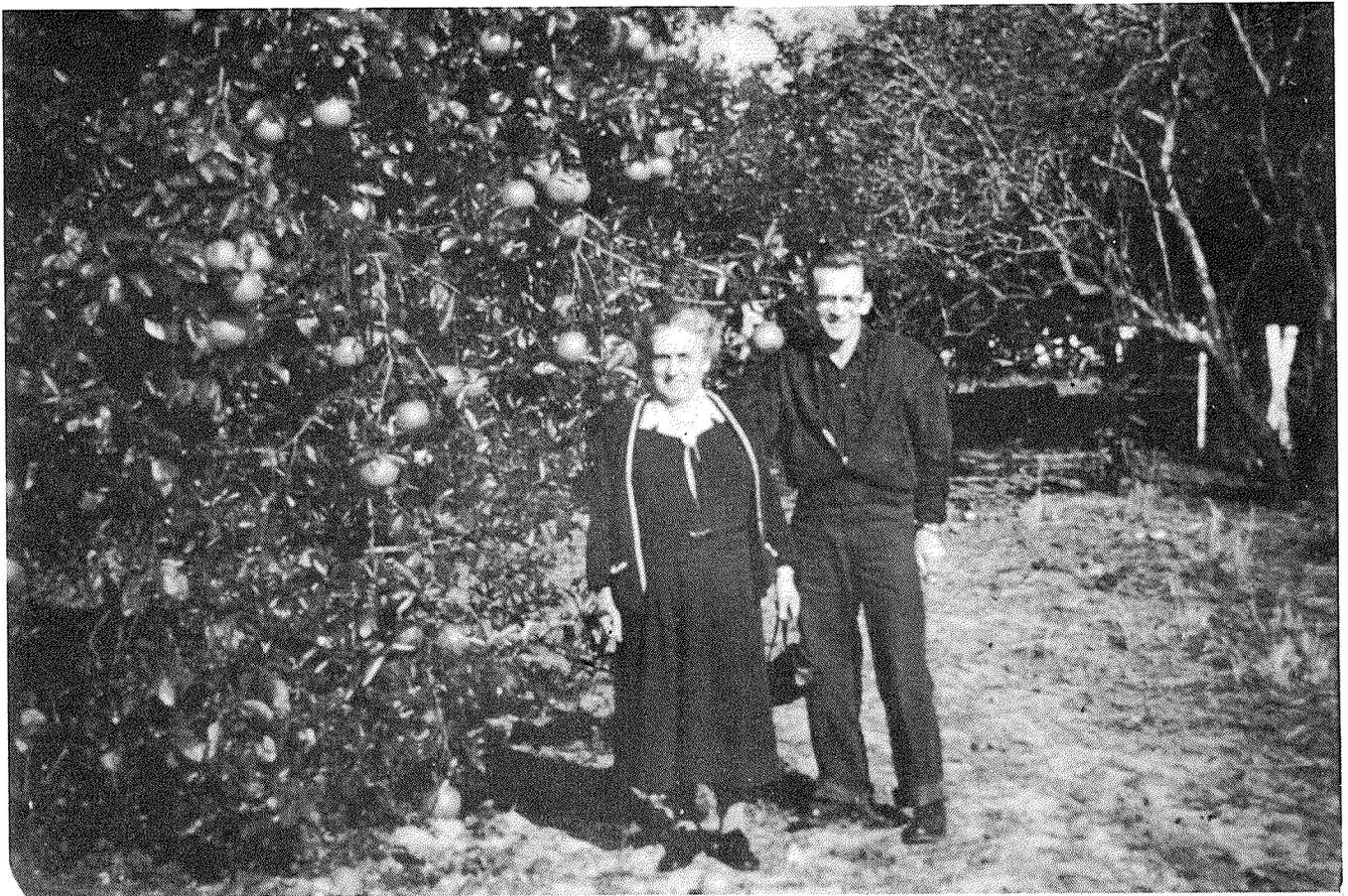
L'auteur et sa mère en compagnie de Robert et Lucie en Floride (1955).

PARMI MES SOUVENIRS...



L'auteur et sa mère à la Posada de la Mision Tasco
Mexique. 1955

PARMI MES SOUVENIRS...



Maman et Phil Lachance dans une orangerie en
Floride. 1955.

CHAPITRE SIXIEME

LES CLOCHES DE NOEL ET DU NOUVEL AN

"Ma foi me donne le droit de
ramasser toutes les perles;
je ne les enfilerai jamais
que pour en faire des ex-
votos.

(Félix-Faure Goyau)

Il revient à ma mémoire tant de réminiscences des Noëls de mon enfance, et plus particulièrement du dernier, passé au logis de maman.

Sur le téléviseur, j'avais érigé une crèche rustique dans un décor de montagnes enneigées. Juste à côté, j'avais déposé le joli bouquet de chrysanthèmes et de pompons blancs, envoi de Dolorès et des enfants. Ils évoquaient tant d'autres fleurs que notre frère Rosaire faisait expédier en différentes occasions. C'était le premier Noël où son nom ne figurait pas sur la carte de bons souhaits. Maman évoqua son souvenir, en cette veille de Noël, et je vis ses yeux s'emperler de larmes. Le départ prématuré de Rosaire, le 12 janvier 1965, avait porté un dur coup à son coeur déjà usé par la maladie et la souffrance.

Je la revois assise dans son fauteuil de cuir brun, offert en ce dernier Noël, par Lucien, Rachel et les enfants. Son petit-fils Réal vint s'enquérir au cours de la soirée, du confort qu'éprouvait sa grand'mère dans son luxueux fau-

teuil.

"Je suis aussi bien assise que la reine d'Angleterre sur son trône de velours. Vous avez fait un bon choix, dit-elle en souriant. Je vous remercie encore tous du fond de mon coeur. C'était bien trop de bonté de votre part. Merci à chacun."

Tous vos cadeaux enrubannée, chers frères et soeurs, beaux-frères et belles-soeurs, petits neveux et nièces, maman les a déballés toute souriante, en cette veille de la Nativité. Elle a lu chacun des souhaits qui accompagnaient vos jolies étrennes. Ce furent les dernières joies de son dernier Noël ici-bas.

Elle répétait toujours ces mêmes mots: "Mon Dieu! un simple petit cadeau aurait suffi pour me combler de joie."

Je me souviens qu'elle eut des paroles élogieuses à l'égard de sa petite fille Francine. Elle lui avait adressé une jolie missive remplie de bons souhaits poétiquement exprimés. En me tendant la lettre, elle me dit: "Regarde sa belle main d'écriture. Francine fera sûrement son chemin dans la vie, car c'est une jeune fille sérieuse et studieuse pour son âge. Elle fera certainement honneur aux siens, si elle continue ainsi."

Les cloches de toutes les églises allaient bientôt sonner minuit. Maman me dit alors qu'elle espérait bien être en forme pour aller à la messe du jour.

En effet, le lendemain, elle se rendit à la vieille

réserve indienne, en compagnie de la bonne tante Eugénie et de Lucie. A son retour de l'église, maman me parla de la liturgie du jour, qu'elle avait trouvée si belle. Le chant exécuté par la chorale indienne, sous l'habile direction de Soeur St-Alexandre, s.b.p., lui avait rappelé sa première messe, à Sept-Iles.

Elle eut des paroles élogieuses à l'égard des Indiens. "Tu aurais aimé la crèche en bois rond, me dit-elle. Tout était tellement simple. Il me semble que je n'ai jamais si bien prié qu'en cette humble chapelle."

Il y avait tant de fraîcheur dans ces mots jaillis spontanément de son noble coeur. "C'était plus fort que moi," ajouta-t-elle candidement, "j'ai même chanté avec les Indiens les vieux et touchants cantiques de Noël."

Jamais je n'avais vu maman aussi heureuse et épanouie. Comme d'habitude avant l'heure du dîner, elle signala le numéro de téléphone de tante Catin, son amie et confidente, qu'elle aimait tant pour sa jovialité et sa discrétion. Que de belles heures nous avons passées ensemble au foyer de maman!

Elle appela également Mme Marie Cummings, et lui répéta comment elle avait aimé sa messe à la vieille chapelle, et tous les souvenirs qu'elle avait revécus dans le temple rustique. En échangeant leurs voeux de bonne fête, elle lui dit: "A notre âge, on ne peut s'attendre à voir encore bien d'autres saisons. Notre temps achève, et le Bon Dieu viendra nous chercher quand Il voudra."

Maman avait tellement d'admiration pour sa vieille amie si courageuse dans son épreuve de cécité totale. Que de fois, quand ses jambes la faisaient trop souffrir, elle mentionnait le nom de cette exemplaire aveugle.

"Au moins, j'ai mes deux yeux," disait-elle souvent. "Ce doit être une pesante croix que de ne plus voir la lumière. Il y a des fois où je crois que le courage va me manquer. Quand je songe à Madame Marie, si héroïque dans son obscurité, je demande à Dieu la grâce de savoir mieux souffrir et de supporter mon épreuve."

*
* *
*

Nous avons dîné tous deux ensemble en ce dernier Noël, et maman dressa la table tout comme si nous attendions de la visite rare. Dans l'après-midi, Paul, Maria, Raoul, Jacqueline et les enfants vinrent faire leur visite traditionnelle. Louis et le petit Richard vinrent à leur tour, au cours de la journée, offrir leurs meilleurs vœux.

Le soir, nous allâmes souper chez Paul, où Béatrice et Jean vinrent nous rejoindre durant la soirée. Ce fut un souper intime et familial, suivi d'une veillée reposante, dans la tranquillité et l'évocation des jours d'antan. Maria, comme toujours, avait dressé une magnifique table de cordon bleu. Rien ne manquait au menu traditionnel.

Après la veillée, Jean et Béatrice vinrent nous reconduire à la maison vers les dix heures. Le vent du nord commençait à s'élever, et à soulever une fine poudrerie de

neige. "Mon pays, ce n'est pas un pays, c'est l'hiver."
(Gilles Vigneault)

Un autre Noël allait bientôt s'envoler doucement et calmement, comme maman qui s'apprêtait à regagner sa chambre.

Elle me demanda de lui ouvrir la fermeture de son collier de perles satinées. Elle qui d'ordinaire n'a jamais porté d'intérêt aux bijoux, me dit en souriant, lorsque je lui remis l'humble collier: "Cette année, il n'a pas servi pour orner la devanture de ta crèche de Noël, comme par les années passées."

Maman, si peu vaniteuse, aurait préféré le voir servir comme ornement à la devanture de ma crèche, plutôt que comme une futile parure à son cou. Ce jour-là, c'est bien à ma demande, qu'elle avait consenti à porter cet humble collier de perles satinées.

Ce souvenir, en somme banal, comment ne pas me le rappeler quand sonneront les cloches des Noëls à venir. Il est peu de chose, c'est vrai, rien qu'un humble souvenir parmi tant d'autres. Il est un de ceux que je n'oublierai jamais, et que je garderai précieusement, comme des perles rarissimes que l'on enfile au collier de ses plus chères souvenirs.

*
* *

Comment ne pas évoquer, en ces pages imprégnées de tant de souvenirs, le dernier Jour de l'An de celle qui devait nous être ravie pour toujours ici-bas.

Je la revois encore, quelques instants avant que ne sonnent les douze coups de l'horloge annonçant la fin de l'année 65, et carillonnant gaîment l'an neuf qui venait de naître. L'air majestueux et empreint de dignité, elle me tendit la main en me souhaitant la bonne année.

"Bien du bonheur et une bonne santé," me dit-elle les yeux mouillés par l'émotion. "De la santé surtout," insista-t-elle, "car avec ça on possède tout, et puis le Paradis à la fin de tes jours."

Je lui offris mes meilleurs voeux en l'embrassant filialement.

Au souvenir d'une larme qu'elle essuya furtivement, je songe aux doux mots d'une chanson:

UNE LARME

"Une larme est toujours sincère,
Quand une larme vient du coeur;
C'est un indice de misère,
De joie, ou encore de bonheur..."

Maman avait pensé se rendre à la messe célébrée dans la nuit, mais ses forces ne lui permirent pas cette ultime joie. Elle s'apprêta à aller au lit, en me disant que le lendemain elle serait peut-être plus en forme pour aller à la messe du jour. En effet le lendemain matin, elle se rendit à l'église St-Joseph pour la célébration des saints mystères.

Ce fut la dernière fois qu'elle se rendait au temple paroissial. Que de centaines de fois elle avait parcouru le chemin de l'avenue Brochu, qui conduit à l'église. Elle

ne devait plus en franchir le seuil de son vivant, et elle en eut un profond regret. Ce fut pour elle une cruciale épreuve que de ne plus pouvoir assister aux offices divins. Souventes fois, elle me confiait sa peine de ne plus pouvoir, avec ses pauvres jambes, aller à la rencontre du Seigneur. "Que sa volonté soit faite," disait-elle, "puisque'il en est ainsi".

Ce dernier Jour de l'An ramena les traditionnelles visites familiales, et les échanges de bons voeux et de baisers. Les enfants indiens, comme par les années passées, vinrent chercher leur part de bonbons. Quelques vieux Indiens aussi ne manquaient jamais la traditionnelle visite du premier de l'An. Ils n'auraient pas laissé passer ce jour sans venir donner la main de l'amitié à celle qu'ils considéraient comme une sage pionnière de l'endroit. Ils avaient pour maman un respect presque sacré. Elle appréciait cette visite annuelle des Montagnais, qu'elle estimait bien.

Elle apprécia également les deux appels téléphoniques qu'elle reçut de Baie-Comeau et de Matane. Gertrude, Paul, Francine, Dolorès et les enfants, tous, elle vous a portés dans son coeur, en ce premier jour de l'An. Si vous aviez pu voir la joie bien maternelle qui illuminait son visage quand elle me raconta vos conversations.

Il suffisait de peu de choses pour que maman soit rayonnante et heureuse... Elle le fut ce jour-là.

Carillonnez, cloches du Nouvel An!

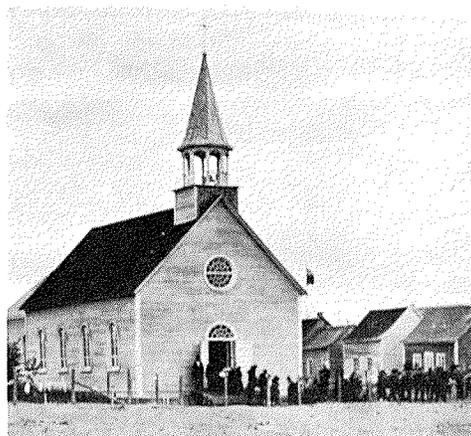
.....
Mon Dieu, bénissez la nouvelle année,
Rendez heureux nos parents, nos amis...

PARMI MES SOUVENIRS...



Maman en compagnie de ses belle-soeurs réunies pour son anniversaire de naissance. De gauche à droite : Mesdames Alexis Blanchette, Clovis Vigneault, J.R.Vigneault, Raoul Bois, Lyes Chambers, Héliodore Vigneault. Au centre maman et sa petite fille Marlène. 1959

PARMI MES SOUVENIRS...



La vieille chapelle indienne
Sept-Iles P.Q.



Oncle Isidore contemplant la baie de
Sept-Iles. 1952.

PARMI MES SOUVENIRS...



Maman et Fernande
1954



Paul, Maria, maman, Béatrice
au chalet d'été à la Brochu.
1965

CHAPITRE SEPTIEME

LA FETE DES ROIS

L'heure était propice aux souvenirs des belles soirées d'autrefois. Je me souviens de ce jour des Rois 1966, alors que maman et moi évoquions certains beaux jours du temps où nous habitions la vieille maison du bord de l'eau.

La belle époque du petit restaurant raviva bien des souvenirs. Nous nous amusions à évoquer le temps où, pendant les longues soirées d'hiver, la jeunesse de Sept-Iles se donnait rendez-vous "Chez Raymond". Ce n'était pas le luxueux "Lino" ou le sympathique "Steak House", mais on servait de succulents sandwiches et un café savoureux, qui aurait pu concurrencer le bon café Expresse.

La cuisinière en chef, Rachel, apprêtait de savoureux petits plats qui délectaient le palais des plus fins gourmets. Tout le Hit Parade des chansons était servi par le vieux gramophone à bras, qu'il fallait remonter sans cesse. Mais c'était la belle époque.

En plus, toutes les fins de semaine, il y avait un spectacle improvisé, mettant en vedettes des artistes locaux. Qui ne se souvient du trio Irène, Aurore et Carmelle Bois dont les voix douces et harmonieuses savaient charmer

l'auditoire. Et Rosette, notre Alys Robi du temps, qui, à la guitare, chantait les succès du jour.

Le printemps, à la sortie des chantiers, il fallait refuser les gars de la Gulf Pulp & Paper, car l'exiguïté du restaurant ne permettait pas d'accepter plus de cinquante personnes.

On s'amusait ferme jusqu'à une heure du matin, alors que maman venait nous dire en signe de fermeture: "Il est assez tard maintenant, demain il y a la messe du dimanche. Si vous voulez être à temps, il faut penser à aller vous coucher".

Chacun accédait à sa demande bien gentiment, se promettant de revenir en fin de semaine, au prochain spectacle. En effet, ce fut la belle époque des années 38-40, époque qui rappellera à certains amoureux les rendez-vous bien innocents qu'ils se donnaient au petit restaurant "Chez Raymond".

Nous nous remémorions mutuellement, maman et moi, cette inoubliable fête des Rois, qui avait vu couronner Grand'Maman Petitpas et Monsieur John Smith, roi et reine de cette festivité.

C'était en 1936. Une partie du village avait été conviée au festin. Les familles Vigneault, Blanchette, Bois, Chambers, Guay, Demontigny, etc... étaient toutes de la partie. Rachel qui avait astiqué les meubles et ciré les parquets, aurait pu alors chanter avec Murielle Millard:

"Comme ça sent bon
Dans nos vieilles maisons !!!

Tout reluisait comme un sou neuf dans toutes les pièces du logis.

Le petit vin de pissenlit et de salsepareille était à l'honneur. Il regaillardissait le coeur des vieux et de tous les convives. Les rires fusaient de toutes parts, et les chansons emplissaient de gaieté le salon, la salle à manger et la grande cuisine.

Les aînés étaient attablés et jouaient au Euchre, pendant que la jeunesse chantait et dansait comme on savait le faire au bon vieux temps. Quelques uns plus hardis, y allaient d'une histoire drôle, mais gare à celui qui aurait voulu être grivois. Les yeux de maman l'auraient rappelé au respect et au savoir-vivre.

Je revois encore oncle Héliodore qui chanta "Le rêve passe". Tante Alphonsine, toujours joviale, organisait une danse carrée entre vieux et jeunes, ce qui avait pour effet de dérider toute la maisonnée. Quant à M. Ben Bujold, toujours comique et bon raconteur, on lui réclamait toujours "Le Coucou Mesdames". Mlle Marie-Anne Demontigny y allait d'un monologue comique, ou chantait "Dans ce petit nid" et "Gai ! Gai ! Gai ! en aéro".

Que dire de toute la marmaille qui profitait du festin pour se gaver de bons gâteaux au crémage d'érable, de liqueurs Fortier et de bonbons en dés. Le sucre à la crème et le fudge du cordon bleu Rachel disparaissaient comme par magie. C'était vraiment comme aux noces de Cana. Le petit vin du pays et les bonbons se multipliaient aux yeux

ébahis des convives. Ce n'était pas de circonstance, mais à la prière des assistants, je fus convié à exécuter ma complainte qui ne finissait plus. Grand'maman Petitpas insistait pour que je lui chante "Vieillir c'est souffrir".

Un duo de piano était réclamé aux demoiselles Guay. Puis, c'était à Georges Demontigny et Rolland Cummings de faire vibrer les cordes du violon, instrument préféré de maman.

Comment ne pas se rappeler la magnifique interprétation de l'oncle Louloule "Le Credo du paysan". Tante Anastasie, en brillante pianiste l'accompagnait. Puis en duo, ils interprétèrent la belle et touchante chanson "L'angélus de la mer".

Ce fut aussi le tour de chant d'une autre héroïne de la fête. Béatrice, dont c'était l'anniversaire de naissance, chanta "L'hirondelle" et en rappel, interpréta "Evangéline" repris en chœur par les invités. Puis, il fallut lui donner la traditionnelle "bascule" et compter toutes les années accumulées depuis sa naissance.

Il faut croire que cela ne l'a pas trop affectée, puisque durant plus de vingt-cinq ans elle s'est consacrée à l'enseignement des touts petits. Ces derniers, devenus des hommes et des femmes maintenant, lui vouent une reconnaissance qui lui fait chaud au cœur.

Elle a gagné honorablement la médaille d'honneur du Mérite Scolaire qui lui fut décernée. Tous les souvenirs qu'elle a gardés de ses années d'enseignement pourraient

faire à eux seuls tout un volume que j'intitulerais: "Une vraie maîtresse d'école"

A l'évocation de cette fête des Rois en 1938, maman rayonnait de bonheur devant tout ce cher passé, déjà si lointain. Elle aimait tant ces belles réunions familiales, où tout était simple, et où régnait vraiment une atmosphère de chaude cordialité. Hélas! avec les années s'accumulant, tant et tant de choses avaient changé, laissant bien loin derrière nous ces mémorables soirées d'autrefois.

En ce 6 janvier 1966, nous étions seuls à la maison, car dehors, les chemins étaient impraticables. La visite fut rare en cette fête des Rois qu'elle ne devait plus revivre ici-bas.

Une autre soirée allait se terminer, et, lorsque je regagnai mon lit, j'entrevis maman qui, agenouillée sur son prie-Dieu, égrenait son chapelet quotidien. A cette heure de la nuit, cette image d'une orante en prière m'était familière.

Ce soir-là, dans la pénombre de sa chambre, elle s'attarda plus que d'habitude, dans son oraison nocturne. La lumière discrète du passage illuminait sa blanche chevelure, et jetait sur son visage prostré une douce clarté.

La fête des Rois, comme tous les jours de l'année, se terminait malgré la douleur lancinante de ses jambes, dans un agenouillement en présence du Roi des rois, suspendu à l'humble croix du mur.

*
* *
*

Quand beaucoup plus tard, je donnai à la jeune Sylvie le prie-Dieu de maman, nous pouvions apercevoir l'empreinte de ses genoux, qui avaient usé le velours doré de cette précieuse relique.

Puisse-t-elle toujours rappeler à notre bon souvenir les heures de prière et d'immolation de celle dont nous chérissons et bénissons la mémoire.

*
* *
*

Les semaines ont passé depuis la fête des Rois. Les jours ont allongé et nous sommes déjà en mars. Le temps fuit à tire d'aile. Comment passer sous silence la dernière visite que maman reçut de cette admirable octogénaire, tante Kate, le lendemain de la St-Patrice, fête si chère au coeur des irlandais bien nés.

En compagnie de cousines Stella et Bernadette, nous avons passé ensemble une soirée familiale des plus intimes, nous remémorant les beaux jours d'antan. Maman avait sorti à cette occasion exceptionnelle, le chocolat Laura Secord et son bon vin importé de France.

Nous étions loin de prévoir en ce 18 mars 1966, que pour notre mère l'heure inexorable allait bientôt sonner au cadran de l'éternité. La vie tient à peu de choses, et les desseins de Dieu sont impénétrables aux yeux des pauvres humains que nous sommes.

PARMI MES SOUVENIRS...



Maman, l'auteur, Bernadette, Sylvie, Maria et Béatrice.
1965

PARMI MES SOUVENIRS...



Raoul ex-maire et Jacqueline lors de la visite de la Reine Elizabeth II et du Duc d'Edinbourg à Sept-Iles.
1959



CHAPITRE HUITIEME

LE TABLIER DE MAMAN

Ici s'appliquent excellemment les vers du poète:

"Objets inanimés,
Avez-vous donc une âme
Qui s'attache à notre âme
Et la force d'aimer."

Je confie à ce cahier le souvenir de l'humble tablier que portait maman, en ce lundi fatal du 28 mars 1966.

Elle l'avait mis, comme d'habitude, par dessus sa robe couleur de printemps, qu'elle portait en ce matin tout ensoleillé. Au son de la radio qui diffusait l'émission "Chez Miville", elle avait préparé le linge que Jean était venu chercher pour le porter à la blanchisseuse.

Ce lundi matin ne pourra s'effacer de notre mémoire, car il fut choisi par Dieu pour signaler à notre mère l'approche du grand départ pour l'éternelle Patrie.

Je passe sous silence cette heure cruciale où Jean, Gertrude, Robert et moi-même la trouvèrent inconsciente, sur le parquet de sa chambre.

La famille alertée accourut en toute hâte au chevet de celle que le médecin, appelé par Lucie, s'empessa d'hospitaliser sans tarder.

Les signes avant-coureurs d'une thrombose coronaire allaient mettre un frein à une vie qui fut si laborieuse.

Le tablier que portait maman lors de sa chute fatale, restera comme le vivant symbole de son amour du travail et du devoir accompli jusqu'au bout, choses qui lui tenaient tant à coeur.

Elle ne devait plus franchir le seuil du foyer de l'avenue Brochu. Elle le quittait pour toujours, et n'était plus maintenant qu'un être passif entre les mains des habiles médecins et des infirmières dévouées. Ils ne purent empêcher la gravité du mal qui devait avoir raison de son indéfectible volonté.

L'âme du foyer s'était envolée avec ce dernier départ qui conduisait maman aux portes de l'éternité.

Bientôt, je le pressentais malgré moi, j'allais quitter inévitablement à mon tour cette chère maison remplie de tant de souvenirs. J'ai voulu m'y attarder longtemps, trop longtemps peut-être, contemplant chaque objet, chaque recoin de ce home tant aimé.

Sachant que bientôt tous mes rêves d'espoir allaient s'effondrer, il me fallut affronter l'inévitable réalité. Nous avions espéré, dans une folle présomption, que l'heure fatidique tarderait à sonner au cadran de l'éternité.

Hélas ! les cloches de l'église paroissiale, à la tombée de la nuit, avaient sonné l'heure inexorable. Nous n'avions plus de maman.

*
* *
*

"Elle a rompu, douce et sereine,
Le dernier anneau d'une chaîne
Qui la retenait ici-bas.
Son âme paisible et légère
S'épanouit dans un parterre
Où les fleurs ne se fanent pas."
(Eva O. Doyle)

*
* * *

Comment ne pas évoquer le souvenir de la sympathique visite que le bon et vénéré oncle Isidore me fit personnellement, au logis de maman.

En bon philosophe né, il sut comprendre mon immense chagrin, et avec des paroles toutes simples il me montra du doigt le ciel, d'où venait l'épreuve mais aussi la consolation.

Depuis, Dieu a rappelé à Lui l'âme toute pure de ce bon et exemplaire chrétien, dont chacun d'entre nous garde un mémorable souvenir.

Une dernière fois, j'ai donné à boire au canari qui chantait mélodieusement. J'ai arrosé le lierre qui grimpait, tout verdoyant, au mur de l'escalier. J'ai contemplé le laurier tout en fleurs et le trèfle que maman aimait tant revoir fleurir.

Les fleurs et le canari iront égayer d'autres lieux, mais le souvenir de notre "chez-nous" restera ineffaçable dans le coeur de tous ceux qui se plaisaient à le fréquenter sans cesse, parce que maman était là pour les y accueillir.

Nous y retournerons souvent par la pensée, car tant de souvenirs nous y ramèneront malgré nous.

Louise, Mireille, Richard, Sylvie, Monique, Gérard, tous ces petits enfants, que maman aimait recevoir au retour de l'école, ne la visiteront plus. Pierrot, Marlène, Line, il est passé le temps où vous veniez gentiment saluer en passant votre bonne grand'maman.

Elle savait si bien vous offrir à tous des douceurs, et vous prodiguer de bons conseils à l'occasion, tout en vous parlant de la bonté de Dieu.

Francia et Sonia, le souvenir que vous garderez d'elle dans vos jeunes coeurs d'enfants sera beau et pur, comme ce jour inoubliable où elle nous a tous quittés pour l'éternel printemps.

CHAPITRE NEUVIEME

MERCI MON DIEU

"Si bien des amours ici-bas
S'épuisent en voeux éphémères,
Vous verrez que le coeur des mères
Aime encore après le trépas."
(Eva O. Doyle)

Dieu vint cueillir l'âme de notre mère, humble violette épanouie, à la tombée de la nuit du 29 mars 1966.

Maman s'apprêtait depuis longtemps à ce rendez-vous sans retour, où le divin Jardinier viendrait à sa rencontre. Elle avait silencieusement préparé cette heure d'offrande ultime de l'effeuillement total.

Il était arrivé le grand soir de sa vie où elle allait être jugée sur l'Amour.

Nous savons ce qu'elle a fait ici-bas et ce qu'elle a valu; mais de ces actes et de cette valeur, les hommes ne sont point juges. Les existences effacées mais pures, ignorées mais laborieuses et utiles, Dieu les connaît, nous dit le Père de Ponlevoy, s.j.

Tous ceux qui ont assisté notre vénérée mère en ce solennel moment de l'à-Dieu, garderont le souvenir impérissable de la douceur et de la sérénité qui illuminaient son visage aux abords des éternel rivages.

Ses yeux, embués de céleste rosée, fixèrent un dernier regard embrasé sur la croix, qui pendait au mur de

la chambre d'hôpital. Munie spirituellement du Saint Viatique, et parée des dernières bénédictions ecclésiastiques, elle remit paisiblement son âme entre les mains de Notre Père des cieux.

Ses yeux étaient pour toujours clos aux lumières de ce monde. Une douce clarté inondait son front lilial auroolé par ses cheveux argentins.

Entourée d'un écran de fleurs naturelles, son enveloppe mortelle évoquait la majesté du dernier et éternel repos.

De nombreux ecclésiastiques et religieuses, parents et amis, dont un nombre imposant d'Indiens, défilèrent respectueusement devant cette mère au visage serein, où les reflets d'une âme céleste semblait encore s'attarder.

Une atmosphère de paix régnait dans le salon odoriférant qui fut son dernier reposoir.

Je garde le bon souvenir d'une humble religieuse de St-Paul de Chartres, qui s'attarda quelques instants devant cette maman aux mains liées par le dernier chapelet qui les enchaînait ici-bas. Quand elle me présenta ses condoléances, elle me dit dans un sympathique sourire: "J'ai eu le bonheur de connaître personnellement Madame votre mère. Nous avons l'occasion de nous rencontrer assez souvent sur le perron de notre église paroissiale. J'ai gardé de nos conversations échangées un ineffable souvenir. Vous et votre famille pouvez être fiers de cette bonne maman que Dieu vous a reprise.

Je suis persuadée que vous l'invoquerez dans vos prières, car vous savez bien mieux que moi qu'elle n'est pas de celles qu'il faut pleurer, mais prier."

"Oui, la prier," lui dis-je en toute humilité, "car elle était plus digne du ciel que de la terre."

Même dans l'immobilité dernière, maman avait gardé cet air de dignité qui la caractérisait dans la vie. Dans la mort, elle aura également inspiré à tous l'amour et le respect.

Si le Père Divet a fait un sublime éloge lors des obsèques de notre vénéré père, il en fut ainsi pour notre mère, quand elle vint à passer une dernière fois par l'église paroissiale. Monsieur le Curé Pierre Michaud, V. F. et le Père Champagne, o.m.i. eurent d'édifiantes paroles à l'égard de la fervente chrétienne dont ils connaissaient la bonté du coeur et la loyauté d'âme.

Cet hommage terrestre terminait en beauté la dernière page du livre de la maman tout en or que Dieu, dans sa bonté, nous avait donnée. Pour ce don inestimable et gratuit:

MERCI MON DIEU !

Frères et soeurs, nous pouvons en toute humilité répéter à la suite de notre bien aimé évêque, Mgr N. A. Labrie:

"Je sais que le Bon Dieu et la Ste Vierge l'auront reçue à bras ouverts, et qu'elle est déjà bienheureuse dans le ciel, et qu'elle veille sur sa famille.

CHAPITRE DIXIEME

MEDITATION

Pour ceux qui croient en
toi, Seigneur, la vie ne
finit pas, elle ne fait
que changer.

(Préface des défunts)

Notre vénérée mère avait sur la mort, que nous
déplorons tous ici-bas, des pensées analogues à l'humble
Fleur du Carmel de Lisieux :

"Ce n'est pas la mort qui viendra me chercher,
c'est le BON DIEU. La mort n'est pas un fantôme, un spec-
tre horrible comme on la représente sur les images. Il est
écrit dans le catéchisme que la mort est la séparation de
l'âme et du corps, ce n'est que cela !... Je n'ai pas peur
d'une séparation qui me réunira pour toujours au BON DIEU.
(Sr Thérèse de l'Enfant-Jésus)

*
* *

"Où sont nos morts? En communion, en liaison avec
nous. Ils passent tous leur ciel à faire du bien sur la ter-
re. Où voulez-vous qu'ils soient, sinon avec le Christ? Que
voulez-vous qu'ils fassent, sinon ce que fait la Christ?
Mais alors en recevant le Christ, je les reçois! Et en tra-
vaillant à l'oeuvre du Christ, je collabore avec eux."

"Mourir, c'est entrer dans les meilleures conditions pour continuer à éterniser le règne de Dieu sur la terre. Mourir, c'est être guéri d'une partie de son invalidité, c'est devenir mobile, vivant, disponible en totalité pour continuer le même travail avec ceux qui n'en sont pas encore là, sur la terre. C'est ça la communion des saints, tous attelés, Jésus en tête, à la même oeuvre, tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles." (Louis Evely: Toi, cet homme.)

*
* *
*

Sur cette magnanime méditation de Louis Evely, puissions-nous, au soir de cette vie, frères et soeurs, parents et amis, être réunis pour toujours dans la même PATRIE.

Avant de clore cet humble cahier de souvenirs, permettez que j'inscrive aussi cette sublime pensée d'un pieux auteur:

"L'âme est immortelle. Le Christ nous l'a prouvé. Les saints continuent de nous en donner la preuve par les réponses, parfois miraculeuses, que nous recevons à nos prières. Alors que penser des êtres bien-aimés qui sont décédés?"

Je crois sincèrement que des parents ou des amis sur terre peuvent être séparés par des milles de distance, ou peuvent être séparés également par un simple mur ou une

porte, mais il n'y a rien sur la terre, ni dans le ciel, qui peut jamais séparer deux âmes immortelles unies dans l'Amour éternel.

FIN

Raymond Petitpas Vigneault,
Quinta Soledad
Ste-Catherine, Port.
Le 3 octobre 1968

.....

NOTE

Des centaines de messes, bouquets spirituels, tributs floraux et télégrammes affluèrent de toutes parts, en hommage à cette maman exemplaire récemment disparue. Ci-jointes, quelques lettres de sympathie envoyées personnellement à l'auteur.

Cardinal's Residence,
2101 Commonwealth Avenue,
Brighton, Mass. U.S.A.

April the 10th, 1966.

Dear Raymond,

I beg to convey to you my sympathy in the death of your dear mother by the way of the enclosed card witnessing to a tridium of masses I will personally say for her.

I am confident she has no need of prayerful mementos, but they give you the consolation of knowing that she is being remembered in the best possible way.

Begging Almighty God to give you the grace and strength to carry the heavy cross He has placed upon you and yours, I am devotedly yours in the Lord,

Richard Cardinal Cushing
Archbishop of Boston

Sherbrooke, P. Q.
Mont Ste-Famille

14 avril 1966

Cher Monsieur Vigneault,

Sur le point de partir pour la Ville éternelle, je me fais un devoir de recommander votre chère maman aux prières de la Communauté, et celui de vous offrir mes sincères sympathies et celles de toute notre famille religieuse.

Pour avoir passé par la même épreuve à l'époque de Noël, je suis en mesure de comprendre votre douleur et celle de tous les vôtres.

Tout en priant pour vous et les vôtres, je me permets de recommander mon vieux papa qui se remet difficilement du départ de sa compagne de vie.

Vous assurant de mon souvenir à Rome, je me dis,

Religieusement vôtre en J.M.J.

Ste Jeanne-Françoise,
P.S.S.F.

Supérieure Générale

Chelsea, Mass. U.S.A.

17/4/66.

Dear Raymond,

Je prie pour vous, cher petit frère, et pour les chers vôtres.

Je suis heureuse d'avoir fait plaisir à votre maman avant son départ pour un monde meilleur.

Je sais combien il est pénible de perdre une maman, cela ne se remplace pas.

Vous avez tant de foi et vous savez que Dieu et la petite Thérèse sont là pour vous aider.

Bon courage, union de prières.

God bless you,

Sr Thérèse-Marie, U.S.S.C.

Ste-Catherine, Portneuf,
29 mars 1966.

Cher Raymond,

Je sais présentement que tu luttas et que tu es en pleine tempête.

Je ne sais trop quelles paroles t'adresser, même si j'ai passé par là. De toute façon, disons que je suis d'esprit avec toi et que je comprends et partage ton fardeau.

Je sais qu'avec ton bagage intellectuel et spirituel que tu sais accepter, puisqu'il n'y a rien d'autre à faire. Alors comme bon philosophe de toujours...

Il n'y a qu'aujourd'hui qui compte. Demain, le temps avec son calme, son soleil, son renouveau, viendra réparer et même effacer les dégâts. On n'y peut rien changer, c'est voulu par Dieu dans sa création.

Alors, ensemble, supportons ce jour, en essayant de l'oublier pour voir encore le soleil qui reluira en attendant une autre tempête, hélas!

Surveille ta santé, c'est très important, parce que tu restes encore au port; alors tu auras à en voir d'autres départs...

Sincèrement,

Philippe Lachance

Québec, P. Qué.,
29 mars 1966

Cher ami,

Pour vous Raymond, une grande symphonie est interrompue, car nous savons que la confiance et l'affection que vous aviez pour votre mère faisait en quelque sorte la joie secrète de votre vie, et qu'aux heures d'épreuve, elle était votre grand refuge.

Jacques et moi-même regrettons que cette grande distance qui nous sépare les uns des autres nous empêche de vous donner des preuves plus tangibles de notre amitié.

Inutile d'ajouter qu'en de pareils moments, les mots semblent vides de sens... Mais je suis persuadée que vous sentirez à distance notre profonde affection et toute la part que nous prenons à votre chagrin.

Recevez, cher Raymond, les meilleures amitiés
de vos amis attristés,

Jacques et Alice Turgeon

Québec, P. Qué.,
le 1er avril 1966.

Cher Raymond,

Dans toute vie, une mère tient une place énorme,
et veuillez croire à toute ma sympathie dans ce chagrin qui
vous accable.

Heureusement les bons souvenirs demeurent afin
de combler ce vide.

Claude Marois

Frères et soeurs de l'auteur - neveux et nièces figurant dans cet ouvrage.

Paul marié à Maria Doire	: : Jean Guy : Gérard
Rosaire marié à Dolorès Gagnon	: : Alain - Gilles - Hughes : Maurice - Marc - Jacques
Robert marié à Lucie Proulx	: : Sylvie - Monique :
Raoul Marié à Jacqueline Bourgeois	: : Pierrot - Marlène : Line - Francia
Louis marié à Fernande Brousseau	: : Louise - Mireille : Richard - Sonia
Béatrice mariée à Jean Boudreau	: : :
Rachel mariée à Lucien Gauthier	: : Bernard - Réal :
Gertrude Mariée à Paul Martin	: : Francine :

TELEPHONE: 942-2062

PAUL VIGNEAULT

MATERIAUX DE CONSTRUCTION

600, AVENUE ARNAUD,

SEPT-ILES, P.Q.

TELEPHONE: 942-3871

D. A. VIGNEAULT & FILS

SUPER MARCHÉ — EPICIER LICENCIÉ

663, AVENUE BROCHU,

SEPT-ILES, P.Q.

Tél.: 942-2104



SEVEN-UP SEPT-ILES
LIMITÉE



BREVAGES LOUIS VIGNEAULT

Embouteilleur autorisé de
PEPSI COLA et SEVEN UP

250, Arnaud

SEPT-ILES, P. Q.

HOTEL CARTIER INC.

Lucien Gauthier, Prés.

600 AVE. CARTIER

SEPT-ILES

Tél: 942-2548

12